

LÉVINAS PÉDAGOGUE

Né à Kaunas, en Lituanie, le 30 décembre 1905, Emmanuel Lévinas s'est éteint à Paris le 25 décembre 1995. Ce philosophe éminent qui a marqué notre siècle a été pendant des décennies un ami de l'Alliance. En 1934, soit onze ans après son arrivée en France et le début de ses études supérieures de philosophie à l'université de Strasbourg, il entra au service de l'A.I.U. comme attaché au département scolaire. En 1946, quelques mois après son retour de captivité, il devint directeur de l'E.N.I.O. Longtemps, l'E.N.I.O fut considérée comme la maison d'Emmanuel Lévinas. Pendant près de trente-cinq ans, il sut allier des responsabilités de directeur à un enseignement de qualité et à une œuvre remarquable de philosophe. Ses cours sur Rachî, qu'il donnait régulièrement le samedi matin, rassemblaient un vaste public passionné pour la Tora et ses commentaires. Lévinas aura associé son nom et sa notoriété à l'E.N.I.O.. L'un de ses anciens élèves, l'écrivain Ami Bouganim - aujourd'hui directement engagé dans le travail pédagogique au sein du service des écoles de l'A.I.U. -, se souvient :



Au 1^{er} rang, à droite, Emmanuel Lévinas sur les marches de l'ENIO.

L'arrivée d'un jeune adolescent à l'École normale israélite orientale représentait, encore à la fin des années soixante, le couronnement d'une scolarisation par l'Alliance israélite universelle. D'abord nous débarquions à Paris qui abritait les décors de nos livres de lecture, la tour Eiffel, l'Élysée et... le siège de l'Alliance. Nous étions plus ou moins persuadés que nous rencontrerions le père Goriot au détour d'une rue, la princesse de Clèves dans quelque salon. L'École normale israélite orientale n'était alors ni vraiment normale ni vraiment israélite ni tout à fait orientale. C'était d'abord et avant tout l'école de Monsieur Lévinas qui nous accueillait, me semble-t-il, avec le sens d'une mission sacrée. Un nom qui intriguait de jeunes Marocains habitués au seul Lévi, un prénom qui les émerveillait...

Le Lehraus de Lévinas

Monsieur Lévinas nous attendait au réveil pour *chahrit*, se séparait de nous au coucher avec *maariv*. Le matin, nous le trouvions à la synagogue, drapé de son *talith*, sanglé de ses *téfiline*, se balançant d'avant en arrière. Il priait et étudiait à la fois, il priait dans son *Talmud*, ne s'en cachant pas, nous suggérant que l'étude était une manière de prière. D'ailleurs, il ne nous surveillait pas, laissant les uns poursuivre leurs rêves, les autres leur méditation. Nous dirigions l'office à tour de rôle, par ordre alphabétique, et comme il était plutôt du parti des va-vite en prière, nous la menions au pas de course, rivalisant les uns avec les autres... dans la maîtrise de l'hébreu. Monsieur Lévinas en était heureux - fier de notre niveau d'hébreu qu'en général on baragouinait à peine à Paris - et au ciel Dieu, par conséquent, ne pouvait être que comblé.

Le *chabbat*, il rangeait son *Talmud* pour entonner avec nous nos airs de *chabbat* et de nostalgie. Il nous passait même les ardeurs - orientales - que nous mettions à reconstituer l'ambiance de nos synagogues. Surtout quand nous mettions à brailler notre *Cantique des Cantiques* où, derrière de sincères intentions mystiques, perçaient d'irréductibles harmoniques érotiques. L'office terminé, nous passions devant la *téva* pour lui serrer la main, tantôt molle, tantôt chaleureuse. Il s'entourait à table de deux ou trois élèves qu'il allait chercher à leur place, s'intéressait aux décors qui nous avaient vu naître, présentait les siens, évitant de nous poser des questions sur nos études ou sur l'école. Le lendemain, nous avions le cours de Rachî, ouvert au vaste public qui n'était pas encore très nombreux. Un élève,

assis devant lui, le dos au public, lisait le texte, et ce grand admirateur de Rachî trouvait un malin plaisir à ne pas couvrir plus de deux ou trois versets en une heure pour montrer la richesse de la Tora et pour savourer tout à son aise le génie de son commentateur. Il trouvait un délice à commenter le texte, surpris d'y redécouvrir avec nous ce que d'une certaine manière il y mettait. Un magicien du sens, pour la gloire de Rachî et pour notre bonheur.

Le moment le plus privilégié restait le cours - interne à l'époque - qui suivait *minha*. Plus d'invités, plus d'intrus, nous étions entre nous. Une manière de Tisch peut-être, sans bousculade et sans salades, dans le clair obscur du soir, une heure qui n'était ni du jour ni de la nuit, ni du sacré ni du profane. Le moment de nous présenter des passages du *Ainsi parlait Zarathoustra*, de nous commenter un article du *Monde* ou de nous lire, en guise d'exhortation, une lettre d'un ancien élève. Ou encore de nous familiariser avec divers auteurs - Dostoïevski surtout, dont il aimait particulièrement *Crime et Châtiment* et *Les Frères Karamazov*. Avec Dostoïevski, il invoquait cette raison du cœur qui séduirait tant ses disciples, précisément contre l'imperturbabilité de l'intellectualisme, voire contre son indifférence, sans recuser pour autant le régime de la raison. Monsieur Lévinas se révélait à ces moments poète des « extraordinaires possibilités du psychisme humain ».

Les voies pédagogiques sont impénétrables - trente ans plus tard, les auteurs inscrits au programme, que nous ne cessions de rabâcher, sont tombés dans l'oubli, alors que ceux que Monsieur Lévinas nous présentait n'au-

ront cessé de nous solliciter. Ces rencontres semblaient dire que même lorsque les doutes ont tout investi, qu'une éclipse passe sur Dieu, que nous nous retrouvons sans ciel au-dessus de nos têtes, nous pouvions encore habiter les textes. L'aventure humaine consistant à reconstituer l'aventure sans cesse renaissante de l'érudition et de ses promesses. Monsieur Lévinas nous incitait de la sorte, dans l'esprit de Maïmonide, à nous mettre à la philosophie pour mieux nous arranger de notre perplexité juive, peut-être mieux l'assumer comme distinction humaine. Présumer en toutes circonstances de la pertinence – philosophique – de l'Écriture et de ses commentaires. Fidélité première et dernière, peut-être premier devoir religieux de tout philosophe juif. La philosophie ne représentait pas un fourvoiement, elle était au contraire requise pour lever les incertitudes et enrichir le judaïsme. Le

« L'existence des Israélites désireux de demeurer israélites [...] dépend de l'éducation juive. Elle seule peut justifier et alimenter cette existence. Et cependant, l'instruction religieuse, au sens où on l'entend chez les catholiques et chez les protestants, est insuffisante comme formule d'éducation juive. [...] La plus ancienne des religions modernes n'est pas séparable de la connaissance d'une langue ancienne - qu'est l'hébreu. [...] Dans un monde où rien n'est juif, seul le texte hébraïque répercute et varie l'écho d'un enseignement qu'aucune cathédrale, aucune forme plastique, aucune structure sociale spécifique ne vient arracher à son abstraction. [...] »

Si le judaïsme émancipé a pu subsister comme judaïsme depuis plus d'un siècle et demi, malgré le progressif tarissement des études hébraïques - c'est que ce tarissement n'était que progressif, c'est qu'en s'éloignant de l'époque où existaient des structures orales et sociales de vie pénétrées de savoir juif, on en transportait pendant longtemps l'atmosphère dans ses meubles de famille. Mais les souvenirs de famille ne remplacent pas, à la longue, une civilisation ».

E. Lévinas,
"Réflexions sur l'éducation juive",
Les Cahiers de l'Alliance n° 74
(1953)

compagnonnage de Moïse le Bègue et de Socrate le sceptique, « au carrefour de la foi et de la logique »... Monsieur Lévinas nous introduisait à sa manière dans cette merveilleuse internationale du *Lehraus* de Rosenzweig pour laquelle « rien de juif n'est étranger ». *Lehraus* qu'on retrouvait d'une certaine manière à l'ENIO où être juif était, pour reprendre Rosenzweig « quelque chose qui circule de la racine des cheveux au bout des doigts. »

Monsieur Lévinas ne manquait pas de nous gronder : « Pour former le caractère et le goût, déclarait-il au comité central de l'Alliance, il faut savoir condamner. » Mais sa manière de le faire recouvrait souvent un compliment et quelquefois même une exhortation. Quand il nous avait réprimandés pour une raison ou pour une autre, le lendemain il avait presque toujours un mot gentil. La marque des véritables pédagogues qui, sans cesse, ruminent leurs mesures et leurs décisions dans un souci de se corriger en permanence pour mieux mériter le droit – moral – de corriger autrui. Un jour de semaine, nous avions résolu de nous rendre à une manifestation de soutien à Israël. Seul Monsieur Lévinas pouvait accorder une autorisation présentant un caractère politique. Il nous convoqua chez lui, s'enquit de nos motivations, nous mit en garde contre les débordements qui pouvaient accompagner des manifestations. Il était inquiet et contrarié, nous étions déterminés. Il nous laissa le choix. Le lendemain matin, à la synagogue, il était comblé, peut-être aussi rassuré : « Comment c'était ? Comment c'était ? ». Dieu dut attendre que nous terminions notre récit de cette grande première que pouvait constituer pour des adolescents une manifestation de soutien à Israël...

Monsieur Lévinas était entouré à l'époque de Madame Lévinas, sensible à nos goûts et à nos nostalgies, d'une discrète sollicitude maternelle à notre égard, et du Dr. Nerson avec lequel cheminait sa pensée. Nous étions bien curieux de connaître la teneur de leurs conversations. Peut-être débattaient-ils des déboires d'Israël, peut-être de la dangereuse progression du communisme. Des disciples de sages de cette envergure ne pouvaient que cultiver la présence de Dieu sur terre, ils ne pouvaient que discuter du Récit de la Création et du Char céleste ; nous gardions de respectables distances. Peut-être aussi discutaient-ils des tracasseries pédagogiques que nous causions à la direction.

L'école de Monsieur Lévinas était totalement juive, juive au lever et juive au coucher, juive le *chabbat* et juive en semaine. Elle accueillait Platon et Dostoïevski sans se départir de son judaïsme. Sans autre surveillance que Moïse – de Michel-Ange – qui trônait dans la cour, non moins vigilant que tous les Moïse que nous avions pu interioriser, il était attentif à nos débats, à nos révisions et à nos premières liaisons sentimentales. Une école laïque, malgré les deux offices quotidiens, malgré toutes les célébrations religieuses, malgré les pratiques qui nous permettaient, pour reprendre les considérations de Lévinas sur ce thème, de communier

« En dehors de leur valeur religieuse, en dehors de leur éventuelle utilité pratique, en dehors de leur utilité de ciment pour un judaïsme dispersé qui ne se sent pas intégralement religieux, les études hébraïques sont les humanités des masses juives. Elles leur rappellent, au milieu de tant de misères, leur destin permanent d'hommes. Elles confèrent aux hommes, dans ces collectivités déshéritées, le sentiment de leur appartenance à un ordre universel, à l'histoire, à l'humanité, au monde. »

Aussi ne pouvons-nous pas, en formant des maîtres destinés à donner cette instruction générale, disjoindre les humanités juives de l'humanisme français, base traditionnelle de notre Ecole Normale. Dans la civilisation française, dans la langue française, fondement de cet établissement depuis toujours, nous apprécions par-dessus tout, on l'a dit plus d'une fois, une discipline de clarté et de générosité, une école de lois et de vérités universelles. Elles répondent en effet aux plus hauts enseignements de l'hébraïsme. En elles ces éternelles vérités deviennent action sur un monde moderne, approche fraternelle et directe des nations qui nous entourent. Car il ne s'agit pas dans tout cela de satisfactions d'intellectuels, ni de théorie ; l'instituteur de l'Alliance est homme d'action : le confluent du judaïsme et de l'esprit français se situe pour lui là où jaillissent les sources d'abnégation, de sacrifice, de grandeur et de vertu. »

Emmanuel Lévinas,
"Le rôle de l'ENIO",
Les Cahiers de l'Alliance n° 91
(1955)

intimement avec Dieu et de s'inscrire dans sa volonté. Une école ouverte à tous les courants de pensée, à tous les Orientaux – du Liban, d'Iran, de Turquie – et à de rares Occidentaux, et même au Messie. On nous préparait, je crois, à mieux résister aux sirènes de l'assimilation en nous apprenant à traverser l'absence de Dieu qui risquait de nous attendre dehors, à l'endurer sans désespérer, à la surmonter dans une héroïque désillusion au nom d'un ciel qu'il ne tenait qu'à nous de peupler d'un Dieu. Plus tard, je découvrirai cette phrase : « Un Dieu d'adulte se manifeste précisément par le vide du ciel enfantin ». Une école libre aussi : les relations avec les enseignants étaient libres, les relations avec la direction étaient libres, les relations avec le texte étaient libres... les relations avec Dieu surtout étaient libres. D'ailleurs nous faisons volontiers l'école buissonnière, désertant nos classes pour les quartiers de Paris et ses personnages. Des Juifs buissonniers, avec ou sans *kippa*, avec ou sans *talith*, mais toujours avec Rachi. Sans encourir de poursuites, ni de remarques. Monsieur Lévinas montrait – entre les offices – une grande mansuétude pédagogique : « Ces Méditerranéens, déclarait-il au comité central de l'Alliance avec cet humour distancié qui serait la marque des grands érudits, sont d'impénitents individualistes ; le travail personnel en étude, sous la surveillance d'un maître d'études, leur est intolérable. »

Akiba et Nietzsche

L'*ethos* pédagogique de l'école sous la direction de Monsieur Lévinas reste à reconstituer, ne serait-ce que pour contribuer à sortir l'école juive actuelle du ghetto sur lequel elle se replie par timidité religieuse autant que par carence pédagogique. Au prix d'ailleurs d'une terrible césure avec les autres agents d'acculturation et de socialisation, y compris les parents. Je crains que la plupart des écoles juives, en France et partout ailleurs en *Diaspora*, ne se livrent pas tant aujourd'hui à cette poétique pédagogique de la création et de la résistance qu'à un trouble exorcisme pédagogique qui aura relayé cette « pédagogie de l'exaltation » qui privilégiait la piété au détriment de l'intelligence et avec laquelle Lévinas marquait de nettes distances. Plutôt que d'ouvrir – au sein de l'école – le débat que vit intimement l'adolescent, « qui réfléchit et compare », mobilisant Nietzsche, et Husserl, et Rabbi Akiba. Monsieur Lévinas était particulièrement sensible à la problématique de l'éducation juive en *Diaspora*, contrariée par un environne-



Emmanuel Lévinas au milieu des dirigeants de l'A.I.U., en 1957.
Au 1^{er} rang : le Grand rabbin Jacob Kaplan, le président René Cassin.
Au 2^e rang, à droite : MM. Eugène Weil et Jules Braunschvig.

ment présentant l'architecture de cathédrales et soumis à un calendrier qui déroule le récit de la passion chrétienne. Il misait pédagogiquement sur l'intelligence, la clarté et la générosité : je ne peux m'empêcher de citer cette phrase-clé : « Pour que les valeurs permanentes du judaïsme, contenues dans les grands textes de la Bible, du *Talmud* et de leurs commentateurs puissent nourrir les âmes, il faut qu'à nouveau elles nourrissent les cerveaux ». Monsieur Lévinas ne songeait pas même à nous reprocher de nous détourner de la *yéchiva* à laquelle nous destinaient nos instructions religieuses et nos pères, il nous équipait au contraire pour la grande excursion dans la vie et dans la modernité vers laquelle nous allions nous lancer. Pour mieux nous aider à revenir du large, une fois notre

périple du côté de Proust et de Hegel terminé, plus riches et plus sûrs de nos incertitudes, revenus des illusions, immunisés contre les tentations de la modernité. Il se désolait certes de nous voir laisser derrière nous nos châles et nos phylactères, mais il était assuré que nous reviendrions les chercher un jour, du moins ceux parmi nous qui pousseraient leurs recherches assez loin pour connaître la nostalgie des *in-folio* et des bougies de *chabbat* et de cette délicieuse et vertigineuse absence-présence juive au monde...

Les pensées ne se révèlent dans toute leur portée et leur envergure que lorsque les débats d'école ont décanté autour d'elles, qu'elles s'affranchissent des cercles, somme toute limités, des fidèles, pour gagner les ateliers de créa-

« Le rare privilège de la religion juive consiste à promouvoir parmi les vertus les plus hautes, la connaissance de ses propres sources. Cette connaissance peut conduire les âmes pieuses à des formes de vie qui demandent des options ultérieures. Elle n'impose pas ces options, comme l'humanisme hellénique ne nous impose pas le sacrifice d'un coq à Esculape. Le terrain reste neutre. N'est-ce pas dès lors le terrain où doit se continuer de nos jours, sans reniement impossible d'appartenances nationales, sans préjuger les engagements religieux, une alliance israélienne. La découverte et la préservation de l'humanisme hébraïque seraient déjà une raison d'être suffisante, pour l'école juive, dans un monde où nous voulons par-dessus tout une éducation qui ne sépare pas les hommes. Mais il ne s'agit en aucune façon de maintenir des croyances qui divisent, mais de sauver de l'oubli les notes qui ont fait pendant des siècles vibrer ces croyances mêmes et qui sont indispensables à l'accord humain. »

E. Lévinas, « Pour un humanisme hébraïque »,
Les Cahiers de l'Alliance n° 103 (1957)



Emmanuel Lévinas.

tion et de production de la pensée. Quand on se sera remis de la présence de ce grand Pharisien, quand on se sera remis surtout du deuil de son absence, on arrachera sa pensée à la dévotion, méritée et méritoire, des disciples pour la soumettre à la critique qui est la manière philosophique de la consécration. Quoi qu'il en soit, on ne peut plus imaginer, d'ores et déjà, qu'on traite de judaïsme, de condition ou d'incondition juives, de pensée talmudique sans invoquer Lévinas, passer par ses écrits et s'acquitter de notre dette à son égard. Il est sans conteste le plus grand penseur du judaïsme de cette fin de siècle, incarnation de la réplique judaïque, sans cesse remaniée, au paganisme, sans cesse résurgent. En France bien sur, aux États-Unis et en Israël où l'hébreu moderne devra, bon gré mal gré, mettre un peu

d'humilité dans ses prétentions pour accueillir cette pensée partie de l'hébreu pour un périple philosophique duquel elle aura ramené un riche butin. Lévinas aura réalisé une double prouesse : expliciter le judaïsme aux non Juifs et, tâche plus délicate, redorer le blason du judaïsme aux yeux de Juifs, parmi les plus intelligents, qui s'en étaient, pour une raison ou une autre, écartés. Ça ne s'était pas vu depuis longtemps, peut-être depuis Philon. Cependant, l'explicitation philosophique du judaïsme par Lévinas ramène au judaïsme Juifs et non Juifs qui s'inclineraient devant les textes pour établir un dialogue avec eux et en attendre des enseignements et des orientations. Peut-être même marque-t-elle un début de recueillement de l'humanité monothéiste dans une même invocation du Nom. La traduction de

Lévinas en soixante-dix langues aura fait de lui le Juif des Nations. Lévinas aura connu le mérite d'être le contemporain de son œuvre, contribuant, je pense, à la maturation eschatologique de l'humanité.

Monsieur Lévinas est mort pour l'élève, Lévinas est toujours parmi ses disciples qui continueront de le rencontrer dans ses livres. Je sens, pour reprendre un *midrach*, ses lèvres frémir en permanence dans la tombe tant nous le citons, l'invoquons et le commentons....

Ami Bouganim
(Cette intervention a été prononcée
lors des *Chelochim* d'Emmanuel
Lévinas, le 24 janvier 1996,
à l'E.N.I.O)